

Mon monde en blanc...

Drame pour 9 personnages et un mort

Personnages

La folle (Lisbeth, 25 ans)

La mère (Mrs Simpson Adélaïde, 45 ans mais qui en paraît bien moins)

La nourrice (Boljana, adulte sans âge réel)

Le docteur (Dr Thomson, plutôt jeune)

La sœur aînée (Margaret, 28 ans)

L'amie folle (Lisa Smith, sans âge)

La sœur puînée (Jane – Julia, 21 ans)

La cousine (Mary, 28 ans)

Le pasteur anglican (âge indéterminé mais plutôt mûr)

Contexte: La pièce se passe en Rhodésie (les actuels Zimbabwe et Zambie) en 1967, deux ans après la déclaration d'indépendance décrétée unilatéralement par les blancs et notamment par leur premier ministre Ian Smith. Cette période est troublée, Robert Mugabe, actuel président du Zimbabwe est en prison en tant que chef d'une organisation rebelle, « noire », mais ses partisans se manifestent et quelquefois violemment pour abattre ce régime raciste.

Histoire: Une famille de « blancs » aristocrates, d'origine anglosaxonne, a vécu, une vingtaine d'années avant le début de la pièce, le suicide du chef de famille. Suicide mis en scène dramatiquement en plein repas, sans explication aucune. Cette ombre plane sur tous les protagonistes de la pièce et les relie comme une gigantesque toile d'araignée. Un drame intimiste sur fond de troubles nationaux.

Début de la pièce: Une jeune artiste, Lisbeth, la fille préférée du suicidé, décide de s'exiler de la société fortement raciste, dans laquelle elle vit, dans une sorte de maison de santé pour femmes blanches, et ce juste avant une exposition de ses dernières peintures. Elle y rencontre Lisa, une « folle », avec laquelle elle dira des poèmes. La famille de Lisbeth, surprise de sa décision soudaine de vivre recluse, et notamment sa mère, Adélaïde et sa soeur puînée, Jane-Julia, tentent de la faire sortir de cet asile...

Scène 1 : *(Lisbeth, Dr Thompson, Lisa)*

(Les actrices sont assises dans la salle, au milieu du public. Hormis Lisbeth, le Dr Thompson et Lisa.)

(Lisbeth marche lentement, l'air serein, elle porte une valise légère. Elle est habillée de manière plutôt excentrique, une mini-jupe, notamment et un châle tricoté sur ses épaules. Tout en marchant, elle récite un poème anglais d'Elisabeth Barrett Browning)

Lisbeth : Comment t'aimé-je? Enumérons-en les manières.
Je t'aime au plus profond, plus haut, plus étendu
Que mon âme puisse atteindre, en étant hors de vue,
Tout émue par la grâce, quand prend fin l'univers.

Je t'aime à l'instar d'un besoin qui m'est cher,
Ressenti nuit et jour, au fil du quotidien,
Je t'aime librement, tel le souverain bien,
Je t'aime purement, comme après la prière.

Je t'aime avec la passion mise à endurer
Les peines et la foi d'un âge révolu.
Je t'aime d'un amour qui semblait disparu
Avec mes saints perdus. Sourire et pleurer,

(Elle s'arrête devant une porte plutôt massive mais finement décorée. Elle la contemple assez longuement, la touche.)

Lisbeth : *(Sur un ton légèrement déclamatoire)* Si un chemin peut conduire au meilleur, il passe par un regard attentif sur le pire. *(Reprise d'une voix normale.)* Voilà de la belle ouvrage, cette porte a au moins deux siècles et elle est parfaitement conservée. Cela est un bon point pour ma nouvelle demeure. À vivre cloîtrée, autant que la prison soit dorée. *(Elle aperçoit un cordon d'une cloche, elle tire sur le cordon un son de cloche se fait entendre, suivi de bruits de pas. Un jeune homme en blouse blanche ouvre la porte et apparaît.)* Bonjour monsieur, pourriez-vous m'annoncer au Docteur Thompson, s'il vous plaît ?

Dr Thompson : *(Avec un sourire.)* Bonjour, c'est moi-même. Mademoiselle Elisabeth Simpson, je présume.

Lisbeth : *(Un peu interloquée.)* Enchantée, enfin... presque. Vous manquez à ce point de personnel que vous venez, par vous-même, recevoir vos... visiteurs ?

Dr Thompson : *(Nouveau sourire.)* En général, ce n'est pas moi, mais nous sommes vendredi soir et une grande partie du personnel a pris ses quartiers à cette heure... *(Lisbeth semble quelque peu contrariée.)* Mais entrez, ne restez pas sur le pas de la porte. *(Il la prend par le bras, l'autre fait un petit sursaut et retire son bras.)*

Le Dr Thompson fait comme s'il ne s'en était pas aperçu. Il s'efface pour laisser entrer Lisbeth.) C'est important pour vous ?

Lisbeth : *(Entrant.)* Qu'est-ce qui est important ?

Dr Thompson : Que vous soyez reçue par un concierge plutôt que par moi-même.

Lisbeth : Oui... enfin non, je n'avais pas imaginé les choses comme cela, c'est tout.

(Le Dr Thompson la conduit jusqu'à sa chambre. Un lit, une armoire, une petite table et une chaise, le tout de couleur blanche.)

Dr Thompson : Voulez-vous que nous nous voyions tout de suite pour faire connaissance ou préférez-vous vous reposer d'abord ?...

Lisbeth : Étant donné l'heure tardive, je vous avoue que j'aimerais tout d'abord faire un brin de toilette et me familiariser avec mon nouvel environnement. *(Elle commence à ranger ses affaires, très soigneusement.)*

Dr Thompson : Vous parlez de votre chambre, je suppose. Pour ce qui est de l'hôpital, nous vous ferons faire une petite visite guidée dès demain matin et nous vous présenterons le personnel... qui cette fois-ci sera au grand complet. *(Il attend quelques secondes, puis voyant que l'autre ne manifeste aucune demande, il sort.)* Bien, je vous laisse, bonne nuit, à demain.

Lisbeth : *(Sans lever la tête.)* À demain... *(Tout en rangeant, elle se remet à réciter son poème, doucement et d'une manière monocorde, ce qui donne un effet plutôt triste.)*

Comment t'aimé-je ? Enumérons-en les manières.
Je t'aime au plus profond, plus haut, plus étendu
Que mon âme puisse atteindre, en étant hors de vue,
Tout émue par la grâce, quand prend fin l'univers.

Je t'aime à l'instar d'un besoin qui m'est cher,
Ressenti nuit et jour, au fil du quotidien...

(Lisa entre doucement, sans frapper)

Lisa : Comme c'est joli, c'est d'Elisabeth Browning, n'est-ce pas ?...

Lisbeth : *(Elle a sursauté.)* Vous m'avez fait peur. Vous pourriez frapper avant d'entrer. J'allais me doucher, vous auriez pu me trouver nue...

Lisa : *(Avec un drôle de sourire, presque forcé.)* Oh, on est toutes là pour ça... Se mettre à nue, je veux dire. Désolée de vous avoir effrayée, vous ne risquez rien, je ne suis pas dangereuse... à part, peut-être, pour moi-même. *(Elle s'avance soudain, le bras tendu, la main ouverte.)* Bonjour, je suis Lisa, et vous ?

Lisbeth : *(Sur la défensive, sans lui serrer la main)* Vous êtes du... personnel ou vous êtes euh...

Lisa : *(Toujours le même sourire)* Pensionnaire ? Oui, je suis pensionnaire, folle si vous préférez... Je suis, paraît-il, schizophrène. Le problème est que je ne m'en rends pas compte. Ainsi, je ne sais pas si vous êtes bien là ou simplement le fruit de mon imagination. *(Elle s'arrête et l'observe.)* Mais j'aimerais bien, tout de même, que vous soyez là...

Lisbeth : Mais je suis là... enfin je crois.

Lisa : *(Se rapprochant puis avançant la main, l'autre a un léger mouvement de recul.)* Je peux vous toucher ?

Lisbeth : *(Elle commence à être agacée. Le ton est plus agressif.)* Non vous ne pouvez pas me toucher ! J'aimerais que vous me laissiez tranquille, seule ! *(Lisa est visiblement troublée, elle recule et change de tête, comme si elle allait s'effondrer en larmes, puis s'en va en courant. Lisbeth la regarde partir, surprise, autant par sa propre remarque agressive que par la réaction qu'elle a provoquée. Assez fort.)* Attendez !... *(Plus doucement, avec lassitude.)* Attendez, je ne voulais pas vous froisser... *(Elle reste un moment immobile, bras ballant, regardant lentement tout autour d'elle, puis se remet à ranger ses affaires sur le même rythme.)*

Scène 2: *(Lisbeth, voix de Mary (dans le public).)*

(Lisbeth s'endort, elle fait un cauchemar et se met à bouger dans son lit.)

Lisbeth: *(Elle se met à parler dans son sommeil.)* Non, non, je ne veux pas! Lâchez cet homme!... *(Elle se met à crier.)* Si c'est un homme! Ce n'est pas la couleur!... *(Elle semble se radoucir.)* Ce n'est pas la couleur... La couleur...

Mary: *(Du public, dans le noir.)* Comment peux-tu oser de telles couleurs?... Aussi simples, aussi vraies...

Lisbeth: *(Semblant toujours dormir.)* Ce sont les couleurs de la vie... de ma vie...

Mary: *(Même jeu.)* Et ce figuratif?! Crois-tu pouvoir vendre du figuratif en plein XXème siècle après Picasso, Duchamp, Max Ernst, Jackson Pollock...

Lisbeth: *(Elle rit d'un rire étrange, qui sonne faux.)* Je ne cherche pas à vendre... Mary, tu connais Edward Hopper?...

Mary: *(Elle sort de l'ombre et vient s'asseoir sur le lit, l'autre dort toujours.)* Non, bien sûr... Ma petite cousine, il n'y a toujours que toi pour connaître des choses que les autres ignorent... ou des illustres inconnus...

Lisbeth: *(Elle s'assoit également sur son lit mais semble toujours dormir.)*
D'autres que moi le connaissent... ou plutôt le connaissent. C'était un peintre figuratif américain. Il est mort cette année, le 15 mai. Il peignait la vie quotidienne américaine, et souvent la vie d'êtres esseulés, mélancoliques...

Mary: Je comprends ton « Restaurant »...

Lisbeth: Oui, je me suis directement inspirée de son « Restaurant américain »... Une sorte d'hommage posthume... Il y a aussi « Intérieur en été » sauf que chez moi, les clients et la fille à demi-nue sont... des noirs... Le réalisme n'est pas mort. Nous en sommes même à l'ère de l'hyperréalisme.

Mary: *(Avec un frisson de peur et de dégoût.)* Mais tous ces nègres!... Tu cherches vraiment les ennuis. C'est de la pure provocation!... *(Elle se lève et repart, lentement, dans le public.)*

Lisbeth: La provocation, c'est de vivre aujourd'hui dans notre société comme si de rien n'était. Raoul Vaneigem dit quelque chose comme ça: « Celui qui connaît un problème et ne fait rien pour le résoudre, celui-là fait partie du problème. » *(Elle se rallonge, semble dormir apaisée. Mary la regarde doucement.)*

(Noir, Lisbeth reste en scène, allongée sur le lit. Mary s'éclipse.)

Scène 3: *(Boljana)*

Boljana : *(Elle parle de la salle.)* Au début, ils habitaient cette magnifique demeure sur la Landsquare Avenue, un hôtel particulier, tout à fait issu de la période géorgienne. Un mélange particulièrement heureux de diverses inspirations. Le classicisme se mêlait harmonieusement avec le renouveau gothique et même à l'exotisme. Le froid, le chaud, le sérieux et le sensible. Mais lorsque je suis entrée pour la première fois, je n'ai rien vu de toutes ces merveilles. Je n'ai vu que lui. Puis, elle. Elle, et son regard de poupée sévère, déshabilleuse. Il était trop beau. Même trop beau pour elle. À cause de ce premier échange de regard, j'ai bien failli ne jamais entrer à leur service. Mais je crois qu'elle en avait trop refusées, des nourrices. Cette fois-là, agacé, c'est lui qui a pris la décision. C'est pour ça qu'elle m'en a toujours voulu... Pour ça et pour ce qui s'est passé par la suite. Trop mondaine, elle n'a jamais été ni mère, ni femme, ni amante. Petit à petit, je l'ai remplacée dans ces trois domaines. J'ai élevé la pauvre Margaret, notre brillante Lisbeth et cette petite peste de Jane – Julia. Je l'ai élevé, lui aussi. Il avait été sevré trop tôt. Enfin je l'ai aimé, beaucoup...

Scène 4 : *(Le pasteur anglican, Adélaïde, Margaret.)*

(Le pasteur se tient sur le devant de scène, il tient une bible dans les mains qu'il lit. Adélaïde et Margaret, agenouillées, montrent une grande ferveur.)

Le pasteur: Voici, je vous envoie des Prophètes, des Sages et des Scribes, et vous en tuerez, et en crucifierez, et en fouetterez dans vos synagogues, et les persécuterez de ville en ville. Afin que vienne sur vous tout le sang juste qui a été répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste jusques au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le Temple et l'Autel. En vérité, je vous dis, que toutes ces choses viendront sur cette génération. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes? Et vous ne l'avez point voulu. Voici, votre maison va être laissée déserte. Car je vous dis que désormais, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. *(Il bénit les deux femmes qui se relèvent lentement. Margaret se place humblement et sans mot dire derrière sa mère qui s'avance vers le Père qui lui prend les mains.)*

Adélaïde: *(Elle semble toute émue d'avoir écouté ce sermon.)* Oh mon Père, quel sermon terrible! Croyez-vous que notre pays soit dans une telle déshérence? Et qui viendra nous sauver? Notre premier ministre Ian Smith sera-t-il assez fort ou assez inspiré?

Le pasteur: Je ne sais mes enfants. Nous vivons une époque troublée. Moi-même, parfois, ai du mal à comprendre les voies du Seigneur. Mais je sais qu'il sait, lui, dans son omnipotence et son infinie bonté, pourquoi il nous envoie ces épreuves. Il faut leur faire face par notre foi renouvelée et prier. Allez en paix, mes filles...

Scène 5 : *(Jane – Julia, Dr Thompson)*

(Jane – Julia est entrée dans l'hôpital sans se faire annoncer, elle se trouve nez à nez avec le Dr Thompson qui lui barre le passage.)

Jane - Julia: *(Très énervée.)* laissez-moi passer!

Dr Thompson: *(Très calme.)* Mademoiselle, je n'ai aucun ordre à recevoir de vous. Je suis responsable de cet établissement et je ne vous laisserai pas entrer tant que vous serez dans un état pareil... *(Avec un petit sourire ironique.)* À moins que ce ne soit comme malade.

Jane - Julia: Je n'apprécie pas du tout votre humour! Je suis sûre que vous détenez ma sœur, Lisbeth, malgré elle. Vous l'avez droguée, ou je ne sais quoi, mais je suis venue *(élevant fortement la voix)* pour la faire sortir de cette prison!

Dr Thompson: Premièrement ce n'est pas une prison, deuxièmement mademoiselle Lisbeth Simpson est ici de son plein gré, comme beaucoup de nos patientes. Hormis les cas les plus graves qui sont sous curatelle psychiatrique. Et je vous répète que vous ne la verrez pas si vous ne vous calmez pas.

Jane - Julia: *(Encore plus agacée, elle serre les poings comme si elle allait frapper l'autre qui ne bouge pas. Elle tourne les talons puis revient à la charge pour passer en force.)* Je pourrais vous... *(Voyant la tranquillité de l'autre et qu'elle n'arrivera pas à entrer, elle baisse d'un ton.)* Très bien, je me calme. Mais si j'apprends que ma sœur a subi quelque mauvais traitement, vous ne vous en sortirez pas comme ça.

Dr Thompson: Je ne relèverai pas cette menace à peine voilée. Je suppose qu'elle est due à votre préoccupation en ce qui concerne la santé de mademoiselle votre sœur. *(Nouveau sourire ironique.)* Néanmoins je vous demande un peu de logique, que gagnerions-nous à maltraiter nos patientes, si ce n'est à les perdre? *(Il s'efface, l'autre se précipite plutôt qu'elle ne s'avance, sans répondre à cette dernière remarque. Avec un sourire forcé.)* Bonne journée mademoiselle ... *(Jane - Julia hausse les épaules sans se retourner et s'avance dans le couloir.)* Au fait, puisque vous me le demandez si gentiment, c'est la chambre 412. *(Il sort.)*

Scène 6: *(Jane – Julia, Lisbeth.)*

(Jane - Julia se présente devant la chambre de Lisbeth, elle frappe à peine et entre. Lisbeth est toujours allongée sur son lit. Jane - Julia s'approche et lui caresse la tête.)

Jane - Julia : Comment te sens-tu? Ah ma chérie, ma chérie, qu'est-ce qu'ils t'ont fait? *(Lisbeth semble se réveiller, Jane - Julia la prend dans ses bras fougueusement, presque amoureusement.)*

Lisbeth: *(Elle se dégage doucement mais fermement.)* Ils ne m'ont rien fait et je me sens on ne peut mieux. *(Elle s'assoit sur le bord du lit, imitée par sa sœur, mais celle-ci se relève rapidement va vers une fenêtre, fait les cent pas.)*

Jane - Julia: *(Toujours excitée, essayant de se calmer.)* Que cet endroit est laid. Lisbeth, je n'y comprends rien. Pourquoi es-tu dans cette affreuse maison pour fous? Cet horrible docteur m'a dit que tu étais ici par ta propre volonté, ne me dis pas que cela est vrai...

Lisbeth : C'est rigoureusement exact, je suis venue ici toute seule. Je me suis même promenée, à pied, dans ce magnifique village avant de venir. Tu sais qu'il y a la reproduction exacte d'un temple anglican du treizième siècle?

Jane - Julia: Je me moque totalement de ce temple dans ce trou perdu ! C'est de toi dont je te parle ...

Lisbeth: Tu as bien tort, ce temple est magnifique, sa sobriété et sa douce froideur inclinent à la méditation.

Jane - Julia: (*Agacée.*) Arrête avec ton temple, et dis-moi ce que tu fais là !...

Lisbeth: Le monde ne voulait plus de moi, alors je suis partie.

Jane - Julia: Quelle idiotie! Tu avais le monde à tes pieds ou presque. Tous nos amis sont en admiration devant ton savoir, ton esprit. Et les hommes! Pas un qui ne soit peu ou prou amoureux de toi.

Lisbeth: Nous ne parlons pas du même monde.

Jane - Julia: À ce que je sache il n'y a qu'un seul monde, celui dans lequel nous vivons.

Lisbeth : « Tu » vis, moi je vivais jusqu'à hier. Et celui-là de monde, c'est moi qui ne veux pas de lui.

Jane - Julia: Tu te gargarises de formules. Tu te souviens que tu devais faire, la semaine prochaine, le vernissage de ta dernière exposition dans notre galerie ?! J'ai lancé plus de deux cents invitations, qu'est-ce que je vais pouvoir leur dire pour justifier ton absence.

Lisbeth : Oh, tu trouveras bien... je te fais confiance.

Jane - Julia: (*Elle se rassied près de sa sœur, plus douce.*) Redescends de tes hautes sphères et dis-moi réellement ce qui se passe. Tu es malade ?

Lisbeth: Qui peut répondre à une telle question ?...

Jane - Julia: Arrête ! Tu cherches à me mettre hors de moi ?! Qu'est-ce que je t'ai fait ? ... Ce n'est pas parce que j'ai flirté avec William que tu ... Tu ne peux quand même pas tous les avoir à tes pieds.

Lisbeth: (*Elle la fusille du regard.*) Ridicule! ...

Scène 7 : (*Lisa, Lisbeth, Jane - Julia, Dr Thompson.*)

(*Entre Lisa, toujours sans frapper à la porte.*)

Lisa: Bonjour Lisbeth, bonjour mademoiselle.

Lisbeth : C'est donc une manie, chez vous, de pénétrer chez les gens sans demander la permission ?!... Vous connaissez mon prénom ? Vous avez fait une enquête à mon sujet?... Alors, je suis fréquentable?

Jane - Julia : Madame, voudriez-vous m'aider à faire sortir ma sœur de cet endroit ?...

Lisa: Premièrement je n'en ai pas le pouvoir, mais en plus, je le pourrais, je ne le ferais pas. (*Vers Lisbeth.*) Dites-moi, vous, cela fait deux fois que je vous vois, il y a des chances que vous existiez vraiment, mais, celle-ci, elle est vraie ? Et c'est vraiment votre sœur? Vous vous ressemblez si peu ...

Jane - Julia: (*La regardant vraiment comme une dérangée.*) En effet, vous ne me serez d'aucune utilité pour sortir Lisbeth de là...

(*Entre le Dr Thompson.*)

Dr Thompson: Bonjour tout le monde, je vais vous emprunter Lisbeth, je lui ai promis, hier, de faire le tour du propriétaire. (*Toutes trois se lèvent pour sortir.*) Vous pouvez rester, toutes les deux, si vous voulez, vous aurez certainement des échanges très riches. Quant à nous, nous ne serons pas de retour tout de suite, (*à Lisbeth*) il vous faudra, ensuite répondre à quelques obligations administratives.

Lisbeth : Quel embarras !... Espérons, qu'au moins, la visite sera belle, déjà l'architecture est superbe. J'ai choisi votre établissement d'abord pour ça.

Dr Thompson : Il n'est pas très agréable d'entendre que ce n'est pas pour mes seules compétences. Mais pour vous faire une confidence, je suis venu dans cet hôpital pour les mêmes raisons.

Jane - Julia: Trêve de politesses, moi j'y vais, j'ai des courses à faire. Mais je te préviens, Lisbeth, je reviens dès demain ! Ne crois pas te débarrasser de moi aussi facilement, je tiens à tirer cette affaire au clair.

Lisa: Et moi je vais retourner dans ma chambre pour lire. (*À Lisbeth.*) Vous m'avez redonné l'envie de lire de la poésie... Nous pourrions en lire ensemble?...

Lisbeth : (*Tout en se vêtant.*) Sans doute, ce sera avec un grand plaisir. Regardez sur mon étagère, il y a peut-être un livre qui vous plaira.

(*Jane- Julia sort la première assez rapidement, sans saluer quiconque, Lisbeth et le Docteur Thompson suivent plus sereinement, Lisa reste, consultant la petite bibliothèque.*)
(*Noir.*)

Scène 8: *(Mary.)*

Mary: *(Elle parle du public.)* Pourquoi je me suis aventurée seule, ce jour-là, dans les faubourgs de Salisbury, je ne pourrais le dire. Mon oncle m'avait bien mise en garde. Lui qui semblait n'avoir peur de rien, répétait à l'envi qu'il ne quittait jamais le centre-ville, même en plein jour. Je crois que j'ai voulu faire comme Lisbeth. Me prouver à moi-même que j'étais forte. En fait je ne l'ai jamais été. Ce fut comme un jeu, un pari stupide. Je prends le bus, mes amis doivent me récupérer de l'autre côté de la ville, histoire de vérifier que je ne me suis pas défilée. Au fur et à mesure que nous quittons le centre, il y a de moins en moins de blancs. Comme les nègres sont toujours au fond du bus, je me sens un peu seule avec ces regards qui pèsent sur ma nuque. Terminus, je descends. Le chauffeur me regarde de travers. Il va pour me parler mais se ravise. Quelle saleté! Des détritiques jonchent les trottoirs. Et quelle puanteur! Je commence à marcher, je veux accélérer mais j'ai l'impression de faire du surplace. Jeu stupide! Je m'en veux! Lorsqu'ils arrivent, un frisson glacé me parcourt le dos. Ils sont quatre ou cinq, je ne sais plus. Je crois qu'ils ne m'auraient prêté aucune attention, mais comme des chiens, ils ont senti ma peur. Ils approchent. Je fais comme si je ne les voyais pas. Cela les fait rire. Un grand à la grande tignasse crépue avance la main pour me toucher. Je m'écarte avec un petit cri. Il me parle mais je ne comprends pas son dialecte. Un surgit devant moi et me coupe la route, il rit à pleines dents, imités par ses camarades. Pour l'éviter, je butte sur le trottoir et tombe. Des mains m'agrippent. Je hurle. Je me relève en lançant mes bras à droite et à gauche. Un m'a attrapé par ma robe, le tissu se déchire. Je me mets à courir, à courir. Je suis en sueur. Je pleure. Je me retourne plusieurs fois, personne ne me suit. Je cours quand même autant que je peux. Je sors de cet enfer. Mes amis me rejoignent. Ils sont atterrés devant ma mise. Ils parlent de viol. Honteuse, je n'ose les contredire. La nuit suivante, la répression fut sanglante. Je ne sais pas très bien pourquoi je vous raconte cela aujourd'hui...

Scène 9 : *(Lisa, Adélaïde.)*

(Quelques minutes se passent, Lisa sort certains livres, les feuillette et les repose. Elle va pour en prendre, finalement, un, lorsque Mrs Simpson entre dans la chambre (elle est outrageusement maquillée, très poudrée). Lisa repose le livre comme prise en faute, l'autre est surprise également.)

Adélaïde : Oh pardon! J'ai dû me tromper de chambre.

Lisa: *(Elle se reprend.)* Non, non, c'est moi qui ne devrais pas être là. Vous êtes une parente de Lisbeth ?

Adélaïde: Ah ! *(Elle pose son sac et s'assoit sur une chaise.)* Donc je ne m'étais pas trompée. Oui, je suis sa mère. Excusez-moi, mais je m'assois, je suis éreintée ; s'occuper de la domesticité, préparer le tournoi de bridge, etc., enfin, vous savez ce que c'est.

Lisa: Pas vraiment, mais allez-y, remettez-vous, les chaises sont faites pour ça. (*Elle va pour sortir.*) Je vais regagner ma chambre. Cela fait beaucoup de mouvements en une seule journée.

Adélaïde : Attendez, je vous prie. Vous ne pouvez pas m'accorder quelques minutes, le temps que ma fille revienne ?... Je voudrais vous poser quelques questions sur la vie, ici. (*Lisa revient et s'assoit sur le bord du lit, assez près de la chaise où se trouve Adélaïde.*) Vous êtes, euh ... comment dire ...

Lisa: (*Elle sourit.*) C'est plaisant, votre fille m'a posé la même question. Oui, je suis folle. (*L'autre a un léger mouvement de recul.*) Mais n'ayez crainte, ma folie est une folie douce.

Adélaïde: (*Se sentant un peu coupable.*) Excusez-moi, ma demande était inconvenante... mais on voit tellement de choses de nos jours. Alors comme cela, vous avez, déjà, lié connaissance avec ma fille ...

Lisa: Oui, (*comme pour elle-même*) enfin je l'espère. Je ne la connais pas vraiment, mais elle m'est très sympathique. Elle est arrivée en citant, de mémoire un poème d'Elisabeth Browning... Tiens ! elles ont le même prénom, d'ailleurs... C'est une de nos plus grandes poétesses classiques, vous la connaissez ?

Adélaïde: Euh, non, je ne suis pas très férue de poésie. Mais je sais que ma fille ... c'est son côté romanesque ... ou romantique, je ne sais plus très bien.

Lisa : Puis-je vous prendre la main ? (*L'autre accepte mais avec une certaine réserve, elle lui tend la main comme si Lisa devait la lui baiser. Lisa la touche, la palpe un peu.*) Ah, merci. Je ne sais jamais si les gens sont là ou dans ma tête. Votre fille ne m'avait pas laissée la toucher et je ne savais plus très bien où j'étais.

Adélaïde : Est-ce que la nourriture est bonne dans cet établissement ? Il me paraît très propre, et le mobilier sobre mais élégant.

Lisa : Alors comme cela, vous êtes sa mère ... vous paraissez si jeune... Votre fille est si extraordinaire, si belle, si cultivée, elle était déjà comme cela, enfant...

Adélaïde : Enfant ?! Mais vous venez de me dire que vous la connaissiez à peine...

Lisa : Oh, si !... Je ne la connaissais pas mais je l'avais déjà rencontrée... (*Soudainement assez exaltée.*) Quelle joie de la retrouver !...

Adélaïde : Ah je comprends, vous étiez dans le même établissement scolaire, je suppose... Nous avons choisi la « Marie Stuart private school », c'est une maison très réputée qui a su conserver un fonctionnement traditionnel. Les enseignants savent se faire respecter et les châtiments corporels sont utilisés à bon es-

cient. Vous étiez dans cet établissement ? Quel est votre nom, je connais vos parents, peut-être ?...

Lisa : *(Elle se lève précipitamment et se dirige vers la petite bibliothèque.)* Bon, c'est d'accord, je le prends ce livre, vous direz à Lisbeth que nous lirons des poésies ensemble, comme avant... comme avant. *(Elle prend le livre et sort.)*

Adélaïde : *(Elle se lève, elle aussi, et se dirige vers la bibliothèque.)* Je n'ai pas très bien compris. Connaissait-elle déjà Lisbeth où est-elle vraiment folle ?... *(Un temps, elle regarde les livres sans y prêter vraiment attention.)* En tout cas cette jeune fille est charmante et sans doute du meilleur monde. Je m'enquerrai sur ses parents... Je pourrais les inviter à notre prochain bridge. Peut-être jouent-ils au golf ? Cela me plairait de rencontrer de nouvelles têtes... À condition qu'ils soient de notre monde, bien sûr...

(Elle se fige, Noir)

Scène 10 : *(Boljana)*

(Elle est toujours dans le public mais elle a changé de place.)

Boljana : Monsieur n'était pas seulement beau, il était brillant. Lorsque nous recevions et que je passais dans le salon, l'air faussement sévère pour vérifier si le personnel ne faillait pas, je ne voyais que lui. Comme un astre au milieu d'un tas de cloportes. J'ai un peu honte en disant cela mais c'était tellement vrai. D'autres avaient beau étaler leurs galons ou leur culture, quand Monsieur prenait la parole, tous se taisaient, les femmes se retournaient et chuchotaient suavement. Ce que j'étais fière ! Madame aussi se sentait fière mais les regards qu'il jetait à la dérobée n'étaient pas pour elle. Ils étaient pour moi, pour moi seule. Ses yeux semblaient me dire : « Tu vois comme je puis les éblouir, comme il m'est facile de les impressionner. Mais je ne fais cela que pour les apparences. Je ne suis pas vraiment celui-là ; ce paon qui fait la roue, même si ma roue est plus belle que les autres. Je suis un autre. Et toi, seule, sais qui est cet autre-là. » Voilà ce qu'ils me disaient ses yeux et j'en frissonnais de plaisir. Et puis il y a eu cette fêlure. Ce ne fut pas une grosse déchirure, au début. Plutôt une ombre, un voile dans son regard clair. Il est devenu moins brillant, moins beau. Triste. Ses épaules semblèrent tomber sous le poids d'un trop lourd fardeau. Il maigrit. Mais je ne l'en aimais pas moins... Ce fut, juste, à la naissance de Jane – Julia.

Scène 11: *(Adélaïde, Margaret, le pasteur)*

(La lumière se rallume) Margaret et le pasteur ont rejoint Adélaïde devant la bibliothèque.)

Adélaïde: *(Les apercevant.)* Ah, mon père, vous voilà! *(Elle se met à genoux et lui baise la main.)* C'est très bien! Nous ne serons pas trop de trois pour convaincre ma folle de fille de mettre un terme à son caprice.

Le pasteur: Mais savez-vous à quel moment, cette folie l'a prise?!

Adélaïde: Oh elle a toujours été rebelle! C'est elle qui aurait dû prendre la suite pour m'aider à nous occuper de nos affaires. Il a fallu que ce soit Jane-Julia, la plus jeune, qui prenne les choses en mains...

Le pasteur: Mais, Margaret... elle aurait pu vous assister...

Adélaïde: *(Elle regarde sa fille avec un regard de commisération.)* Margaret!? Elle a déjà beaucoup de mal à se gérer elle-même, je ne l'imagine pas un instant s'occupant de nos affaires. Nous ne roulons pas sur l'or, mais cela ferait belle lurette qu'alors nous serions ruinées. *(Margaret, faisant comme si elle n'avait rien entendu, s'est détournée et se trouve de dos par rapport aux deux autres. Adélaïde au pasteur, suppliante.)* Mon père, vous allez m'aider à sortir ma fille de cet endroit détestable !...

Le pasteur: *(D'un ton qui se veut rassurant.)* Mais bien évidemment, ma fille. Je suis là pour ça. Ramener à sa famille une brebis égarée. Comme je le dis souvent, les temps sont incertains. C'est une raison supplémentaire de chercher en notre Seigneur des inspirations de sagesse et raisons d'espérer.

Adélaïde: Vous pourriez lui redire le sermon que vous avez prononcé l'autre jour...

Le pasteur: J'en ai préparé un autre, je pense plus approprié à la situation. Le voici. *(Il sort sa bible et lit.)* Père Tout-puissant, et très miséricordieux, nous nous sommes égarés, et détournés de tes sentiers, comme des brebis perdues. Nous avons trop suivi les imaginations, et les convoitises de nos cœurs. Nous avons transgressé tes saints commandements. Nous n'avons point fait les choses que nous devons avoir faites, et nous avons fait celles que nous ne devons point faire et il n'y a rien d'entier en nous. Mais, Toi, Seigneur, aie pitié de nous, misérables pécheurs. O Dieu, pardonne à ceux qui confessent leurs fautes, fais grâce à ceux qui se repentent, suivant tes promesses faites au genre humain, en Jésus Christ notre Seigneur et nous accorde, ô Père très miséricordieux, pour l'amour de lui, qu'à l'avenir nous puissions vivre sobrement, justement, et religieusement, à la gloire de ton saint Nom. Amen.

Adélaïde: Ah merci, mon père! Vous m'êtes toujours d'un grand secours dans les épreuves. Ah! La vie ne m'a pas épargnée... *(Le pasteur prend un air de compassion presque exagéré. Passant du coq à l'âne.)* Margaret tu as donné les ordres à nos gens?

(Margaret semble toute penaude, la tête baissée.)

Adélaïde : *(Sur un ton très dur, sans aménité.)* Comment as-tu pu oublier que le premier vendredi du mois, c'est le jour de l'argenterie ?! Nos gens doivent bien se gausser ! Et moi qui avais allégé leur tâche en prévision de ce nettoyage !... Ah, nous les payons bien à ne rien faire !...

Margaret : Excusez-moi, mère...

Le pasteur: *(A Adélaïde)* Ma fille ne soyez pas trop dure, ce n'est pas si grave...

Adélaïde : Mon père, on voit bien que vous ne savez pas ce qu'est s'occuper d'une maison!... *(A Margaret.)* T'excuser, bien sûr que je t'excuse, que veux-tu que je fasse d'autre ?! Il n'empêche, je plains ton futur époux !... Si tu en trouves un !... *(Elle va vers son sac à main, le prend.)* Avec tout cela, Lisbeth qui ne revient pas... Tant pis ! Il faut que j'y aille... Je ne peux pas laisser l'argenterie avec des traces de doigt. Je n'ai même plus un service correct pour le thé de cet après-midi. Que vont dire mes amies ?... *(Elle se déplace rapidement vers la sortie.)* Tu vois ?! Tu m'empêches, même, de voir ma fille ?! *(Elle va pour sortir, voyant que le pasteur n'a pas bougé, elle s'arrête.)* Alors mon père, vous venez?! Vous n'allez pas me laisser seule dehors que je me fasse agresser!... *(Confus, le pasteur se précipite pour la suivre.)*

Margaret : *(Une fois sa mère et le pasteur sortis.)* Si c'était vraiment des amies, elles s'en moqueraient de ce service... Et votre thé est exécrable, « chère » mère... *(Elle se met machinalement à refaire le lit, s'arrête et se met à sourire amèrement.)* Et là, si vous me voyiez, à faire le lit comme une servante, vous me déshériteriez, sans doute ?... *(Contrefaisant la voix de sa mère.)* « Que vont dire mes amies ?... » *(Elle reprend sa propre voix.)* Eh bien ! Elles diront ce qu'elles voudront ! *(Elle défait le lit et se met à le refaire, avec application. Elle s'assoit sur le lit, la tête dans les mains.)* Ah !... Que ne donnerais-je pour quitter cette maison... Depuis que nous avons quitté notre hôtel... « Pour changer d'horizon », comme mère disait. Tu parles, nous étions fauchés, oui !... Ce n'est pas que je l'aimais cet hôtel. Il était trop grand, trop clinquant. Mais j'y suis née, j'y ai passé mon enfance. Les souvenirs d'enfance s'imprègnent comme des caresses sur la peau... Et puis il y avait des odeurs. La gelée aux cerises de Boljana... Bien que Slovène, elle cuisine bien mieux que notre cuisinière anglaise. L'odeur du cuir des bottes de père lorsqu'il partait chasser... Son parfum, si discret et pourtant si entêtant. Certaines nuits, je crois le sentir encore... Mais notre « nouvel horizon » est des plus détestables. Une sorte de petit castel en ruine, humide, plein de moisissures... *(Un temps.)* Et mère qui fait tout pour sauvegarder les apparences !... Avec ses réceptions ridicules !... Si vous saviez, mère, ce qu'elles disent de vous, vos « amies » !... *(Un temps, elle s'est relevée.)* C'est Lisbeth qui a raison ! Cela fait longtemps que j'aurais dû partir, moi aussi... Mais où aller ?... La vie monastique ne m'attire pas du tout. Je ne peux me résoudre à sacrifier mon petit confort. *(Elle regarde tout autour d'elle.)* Ce monde blanc est triste à mourir... *(Un temps.)* Mourir, c'est la solution qu'a choisi père... Pourquoi pas ?... Ah, je suis trop lâche... je ne veux ni fuir, ni mourir...

Scène 12: (*Margaret, Dr Thompson, Lisbeth.*)

(*Lisbeth et Dr Thompson reviennent de leur visite. Margaret s'avance vers Lisbeth, lui prend les deux bras, l'autre se dégage assez vivement. Le Dr Thompson regarde la scène, intéressée, elle reste discrètement à la porte.*)

Margaret: (*Mal à l'aise.*) Ah, excuse-moi, je ne voulais pas te...

Lisbeth : (*Agacée.*) Non, non, c'est moi. Tu le sais, je ne supporte pas les contacts physiques. Ces temps-ci, c'est encore pire.

Margaret : (*Essayant de partir sur un autre sujet.*) Sinon, comment tu vas ?

Lisbeth : (*Ironique et acide.*) À merveille, comme tu t'en doutes. C'est, justement, parce que je me sens en parfaite santé que je suis venue ici...

Margaret : Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

Lisbeth : (*Toujours acide, presque agressive.*) Non, bien sûr, ce n'est pas ce que tu voulais dire... mais pourquoi tu ne dis jamais ce que tu veux vraiment dire ?!

Margaret : Mais je...

Lisbeth : (*Son ton monte.*) Dis-moi plutôt que tu es là pour m'espionner pour le compte de mère et que tu vas tout lui raconter, à peine sortie d'ici ! Trop contentes, toutes les deux, de me voir en situation de faiblesse !...

Margaret : Mais tu es folle ?!

Lisbeth : Oui, justement !...

Margaret : Je ne suis pas du tout l'espion de mère !... On s'est vues, ici, tout à l'heure. J'ai même rencontré le pasteur en chemin, nous n'avions absolument pas prévu de venir en même temps, à l'hôpital....

Lisbeth : (*Se calmant.*) Ah ?! Mère était là, tout à l'heure ? Pourquoi n'est-elle pas restée ?...

Margaret : Une histoire stupide de domesticité, j'ai oublié, hier, de faire faire l'argenterie. Elle a dû partir, tu sais bien que samedi, c'est le jour du bridge et qu'elle ne peut recevoir ses amies si tout n'est pas parfait à la maison... Le pasteur l'a accompagnée.

Lisbeth : (*À nouveau acide.*) Elle a préféré ses amies et ses tasses en argent à sa fille... Rien de plus normal...

(*Silence embarrassé.*)

Margaret: *(Tentant encore de changer de conversation.)* Jane - Julia m'a dit que tu ne serais pas à ton vernissage, cela ne t'embête pas?

Lisbeth : Ce n'est pas pour eux que je peins...

Margaret: Je sais bien mais...

Lisbeth : Tu sais quel jour nous sommes?...

Margaret: Bien sûr, samedi, pourquoi?

Lisbeth: Nous sommes le 11 novembre 1967, c'est le deuxième anniversaire de l'indépendance de notre doux pays.

Margaret: *(Elle ne comprend pas vraiment.)* Et alors? . . .

Lisbeth : *(Elle éclate soudain.)* Et alors? ! Mais tu ne comprends donc rien?! Tu as vu ma dernière série de tableaux?! Tu sais comment je l'appelle?! « Tache blanche sur fond noir »! Et cette tache je voudrais qu'elle devienne rouge, rouge, tu entends? Rouge! Rouge! Rouge !! *(Elle s'effondre sur le lit qu'elle martèle de coups de poings. Alors que Margaret est totalement désespérée, le Dr Thompson se précipite, prend un demi-verre d'eau, lui fait avaler un comprimé.)*

Dr Thompson: *(Il caresse le front de Lisbeth.)* Là, là, c'est fini. Allez, il faut vous reposer maintenant. *(A Margaret.)* Mademoiselle, vous pourriez m'attendre dans le couloir, s'il vous plaît?... *(Margaret sort, encore sous le choc.)*

(Noir)

Scène 13: *(Jane – Julia)*

(Elle est allée se placer dans le public (elle peut être assise).)

Jane – Julia : Salisbury est vraiment une ville agréable... Nos rues, bien qu'elles soient tracées au cordeau, ressemblent à s'y méprendre à certaines rues de Londres, l'anarchie architecturale en moins. Et le climat en plus. La Rhodésie n'est pas l'Angleterre, c'est sûr !... Il pleut beaucoup, chez nous. Mais ce n'est pas l'inférieur crachin anglais, mais de grosses et chaudes pluies. Je suis allée à Londres en 1960, j'avais alors une quinzaine d'années. Ce qui m'a le plus impressionnée, c'est ce mélange de populations. La promiscuité est forte, les odeurs aussi. Lors d'une de nos ballades, dans un de leurs grands bus à deux étages, j'allais m'asseoir, lorsque deux jeunes Noirs se sont précipités pour me prendre la place. J'ai regardé maman, elle n'a rien dit. Mais j'ai bien vu qu'elle bouillait à l'intérieur. Jamais, ici, nous n'accepterions une chose pareille. Les Noirs vivent à la périphérie de la ville et nous ne les voyons presque jamais. Sauf ceux qui travaillent pour nous, dans la journée. Mais le soir, la ville est uniquement blanche... et propre. Je flâne souvent dans la « Victo-

ria Street » ou dans « Rhodes Avenue ». Les magasins sont ouverts tard, le soir et nous avons de beaux cinémas. Même si les choses changent un peu depuis la proclamation de l'indépendance, nous vivons encore très bien. Cela dit, ce n'est pas pour tout de suite que j'y retourne, à Londres. La dernière rencontre entre Harold Wilson, le premier ministre anglais et notre Ian Smith n'a pas donné grand-chose...

Scène 14: *(Margaret, Dr Thompson)*

((La lumière se rallume, dans le couloir.) Margaret et le Dr Thompson se trouvent dans le couloir, à côté de la chambre.)

Margaret : Alors, comment va-t-elle ?

Dr Thompson : Elle se repose. Ce genre de crises lui arrive souvent ?

Margaret : Écoutez, je suis stupéfaite !... Cela fait des années que Lisbeth, de nous quatre, maman et les trois filles, semblait la plus équilibrée...

Dr Thompson : Des années, cela veut dire qu'il y a eu une époque où ce n'était pas pareil ?...

Margaret : Le suicide de père fut un véritable drame pour nous. Et plus, peut-être, pour Lisbeth. Elle était si éveillée. Déjà, à quatre ans, c'était une petite dame. Il en était fou.

Dr Thompson : *(En la regardant bien dans les yeux.)* Vous étiez jalouse ?

Margaret : Qui ? Moi ?... Je ne sais pas, euh... je ne me suis jamais posée la question...

Dr Thompson : *(Même regard.)* Vraiment ?...

(Un lourd silence.)

Margaret : Je... je crois que je suis née trop tôt. Père et mère se sentaient si heureux, lors de leur union. Libres. Libérées du joug des traditions. C'était avant le début de la guerre. Les jeunes mariés voyageaient, dansaient, vivaient et... mère est tombée enceinte... Je crois qu'ils m'ont toujours reproché d'avoir brisé leur idylle. Mère n'avait pas encore accouché que père s'est engagé. Nous étions juste après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne.

Dr Thompson : Mais vous êtes à peine plus âgée que Lisbeth...

Margaret : Un peu plus de trois ans. Mais à la naissance de Lisbeth, le fil était déjà cassé. Père était revenu de la guerre quelque mois plus tard. Un éclat

d'obus lui avait brisé la jambe. Il s'en était bien remis mais boitait légèrement... Cela lui allait bien, d'ailleurs, un surcroît de noblesse...

Dr Thompson : Mais les deux amants ne s'aimaient plus...

Margaret : La famille, les rites, les usages les avaient déjà rattrapés, emprisonnés... séparés. Mère était devenue ce que sa propre mère attendait d'elle, une parfaite maîtresse de maison dans une famille aristocrate anglo-saxonne. En plus, elle en voulait à père de l'avoir laissée avant qu'elle ne fût parturiente.

(On entend du bruit dans la chambre, comme des gémissements. Le Dr Thompson se déplace pour aller voir. Margaret n'a pas osé y aller. Le Dr Thompson revient.)

Dr Thompson : Ce n'est rien. Elle est un peu agitée. Vous disiez donc qu'elle avait très mal réagi à la mort de son père. Je pourrais savoir comment il est mort ? Vous parliez de suicide...

Margaret : Nous n'avons jamais vraiment su pourquoi il s'était donné la mort. Je crois que nous avons des difficultés financières et il en avait honte. Il n'avait pas pu être un héros de guerre et il allait devoir demander de l'aide à sa belle-famille. Il était trop fier et ne pouvait le supporter.

Dr Thompson : Cela ne suffit pas pour se suicider...

Margaret : Chez nous, si.

(On entend encore quelques gémissements, le Dr Thompson s'avance mais ne prend pas la peine de rentrer dans la chambre. Il revient, attend que l'autre reprenne mais Margaret semble prise dans ses pensées.)

Dr Thompson : Et c'est parce que Lisbeth était la préférée, comme vous dites, qu'elle a plus mal vécu ce drame que le reste de la famille ?...

Margaret : Peut-être, mais c'est surtout les circonstances du drame qui ont été traumatisantes.

(Adélaïde, Boljana et Jane – Julia sont dans le public.)

Adélaïde, Boljana, Jane – Julia, Lisbeth, Margaret: *(Lisbeth parle de sont lit.)*

(À chaque fois qu'une des actrices parle d'elle, elle dira « je » alors que les autres diront son nom.) Nous étions à table, ce jour-là, il faisait très chaud. Boljana *(Boljana dira « j'étais »)* était debout à côté de la table, surveillant le service. Père *(Boljana et Adélaïde diront « Edwin »)* restait muet, droit, raide, comme absent. Nous n'osions pas le déranger. Il mangeait peu, mais de cela nous avons l'habitude, ces derniers temps. Les boys venaient juste de desservir le plat de résistance qu'il s'est levé, comme pour parler. Nous attendions. Il n'a pas dit un mot. Il a commencé à nous dévisager l'une après l'autre. Il a commencé par mère *(Adélaïde dira « moi », Boljana « Madame »)*. Il m'a *(les autres diront « il a regardé Margaret »)* regardée. Puis Jane – Julia *(Jane – Julia dira « moi »)*. Puis son regard s'est arrêté longuement sur Boljana. Elle semblait gê-

née, mais fière en même temps. Enfin il s'est mis à fixer Lisbeth (*Lisbeth dira « à me fixer »*), l'air de plus en plus grave. Mère (*Adélaïde dira « j'ai crié »* et *Boljana « Madame »*) a crié : « Non ! ». Lui a sorti un pistolet de sa poche et s'est tiré une balle dans la tempe, sans quitter Lisbeth (*Lisbeth dira « sans me quitter »*) des yeux. Il s'est effondré sur la table.

(Le Dr Thompson entoure, de ses bras, les épaules de Margaret qui se laisse faire, toute tremblante. Elle est pâle, vacillante.)

Dr Thompson : Excusez-moi, je suis impardonnable, je ne voulais pas vous mettre dans un état pareil. Vous voulez que je vous donne un cachet pour vous remettre ?...

Margaret : J'en prends assez comme cela, merci, ça ira.

(Le Dr Thompson la raccompagne.)

(Noir)

Scène 15: *(Adélaïde.)*

(Elle est restée dans le public.)

Adélaïde : Lisbeth était un ange. Trop, peut-être... Trop. Edwin et moi avons tellement de mal à nous reparler, à son retour de la guerre... J'ai toujours pensé, sans vraiment oser me l'avouer, qu'il aurait mieux valu qu'il ne revînt pas. *(Plus léger.)* Je crois que j'aurais été parfaite en veuve de guerre. Et le noir me va très bien... Même s'il est difficile à porter sous nos climats sub-tropicaux... *(Plus grave.)* J'aurais gardé de lui le souvenir d'un héros. Au fil des années, j'aurais réussi à me persuader qu'il ne m'avait pas abandonnée, enceinte... *(Un temps.)* Je n'ai jamais vraiment été attirée par les choses du sexe. Le corps me dégoûte. Les premiers temps, l'amour était le plus fort. J'acceptais qu'il me touchât. Non, j'exagère !... J'y prenais même un réel plaisir. C'est ce qui venait après qui m'indisposait. Ces chairs qui se mêlent, ces odeurs, cette sueur !... Enfin quoi ! Nous ne sommes pas des bêtes !... Et donc, Lisbeth est arrivée. Edwin a fait un... transfert comme aurait dit ce docteur juif dont j'oublie toujours le nom. Au début, j'étais plutôt heureuse, je pensais que cela me ramènerait mon Edwin, et que nous pourrions recommencer, comme avant. Comme avant la guerre, comme avant Margaret.... *(Sautant du coq à l'âne.)* Ah, Margaret, quel boulet !... On dirait qu'elle fait exprès de ne pas comprendre ! Si je n'étais pas retournée à la maison à temps, mon tournoi de bridge était fichu !... Le jour où nous recevions le premier ministre !... Quel homme charmant ce Ian Smith !... Et quel bel homme ! Sa paralysie faciale lui donne un charme viril et une réelle distinction... Dans la soirée, il m'a appris que son père s'était suicidé quasiment le même jour qu'Edwin, il y a juste vingt ans. Cet événement nous a rapprochés. Il m'a parlé de son père avec beaucoup de tendresse... Ceux qui ne l'aiment pas sont vraiment des ingrats !... Avec tout ce qu'il fait pour notre pays. Sans lui,

nous, les blancs, nous aurions dû fuir ce pays qui nous doit tant. Et le laisser à ces sauvages, à peine humains.

Scène 16: *(Boljana, Lisa, Lisbeth)*

(La chambre se rallume, Boljana se trouve aux côtés de Lisbeth, toujours allongée sur son lit.)

Boljana : *(Elle fredonne.)*

Erilé baboyé la hayé
Batoloché Mozambiqué
Banyoloché la Zimbabwé
Maburu arobetsé

Bazuka yabulaya
Bazuka yabulaya
Bazuka yabulaya
Bazuka yabulaya
Bazuka yabulaya
Bazuka yabulaya
Bazuka yabulaya motho

Erilé baboyé la hayé
Batoloché Mozambiqué
Banyoloché la Zimbabwé
Maburu arobetsé

Umkhonto uzkulula
khonto uzkulula
to uzkulula
khonto uzkulula
to uzkulula
lula
botha

Um-
Umkhon-
Um-
Umkhon-
Umkhonto uzku-
Umkhonto uzkulula

Lisbeth : Comme c'est doux et émouvant... Tu sais ce que ça veut dire ?

Boljana : C'est un chant zoulou, la traduction est moins douce. *(Elle le dit.)*

Sur le chemin du retour à la maison
Venant ou revenant du Mozambique
Venant ou revenant du Zimbabwe
Les Blancs profondément endormis.

Le bazooka tue.

(Elle précise) La phrase est répétée 6 fois, le bazooka c'est l'arme de guerre des Blancs. *(Elle reprend.)*
Le bazooka tue l'homme.

(Elle précise à nouveau.) On reprend le premier couplet et puis on termine par :

La lance libérera.

(Elle précise à nouveau.) La lance, c'est l'arme de chasse et de défense des Bantous. *(Elle termine.)*
La lance libérera le peuple.

(Long silence, Boljana se lève et va regarder par la fenêtre.) Pourquoi as-tu agressé la pauvre Margaret ?

Lisbeth : *(Réellement surprise.)* J'ai agressé Margaret ? Quand ça ? Où ça ? Ici ?

Boljana : Hier, ici même. La pauvre était complètement déboussolée.

Lisbeth : *(Elle se lève et rejoint Boljana.)* J'ai fait cela, tu es sûre ?

Boljana : J'ai tout entendu. J'étais déjà dans l'hôpital.

Lisbeth : *(Plutôt effrayée.)* Alors je suis vraiment folle !... Je ne me souviens absolument de rien... *(Silence.)* Et qu'est-ce que je lui ai dit ?

Boljana : Tu l'as accusée de t'espionner pour le compte de ta mère.

Lisbeth : *(Elle a un sourire.)* Folle mais pas si stupide... Dis, tu crois que les médicaments, que me donne le Docteur Thompson, me font perdre la mémoire ?... *(Elle paraît chercher dans sa mémoire, puis se met à déclamer.)*

Ah ! Qu'est-ce qui peut te faire souffrir, pauvre être,
Errant solitaire et pâle ?
Les joncs sont flétris au bord du lac,
Nul oiseau ne chante.

(Elle arrête de déclamer.) Au moins, je me souviens de mes poètes favoris.

(Boljana va s'asseoir sur une chaise. Lisa entre.)

Lisa : *(Elle déclame à son tour.)*

Oh ! Qu'est-ce qui peut te faire souffrir, pauvre être,
Si farouche et si malheureux ?
Le grenier de l'écureuil est plein
Et la moisson est rentrée.

(Toutes les deux reprennent en chœur.)

Lisa et Lisbeth :

Je vois un lys sur ton front
Moite d'angoisse et de fiévreuse rosée,
Et sur ta joue une rose qui s'effeuille
Commence aussi à se flétrir.

J'ai rencontré une dame dans les prés,
Très belle, la fille d'une fée;
Ses cheveux étaient longs, ses pieds légers,
Et ses yeux sauvages.

(Lisa prend la main de Lisbeth qui l'enlève prestement. Puis, devant le regard triste de Lisa, elle lui tend la main avec beaucoup de réticence, l'autre la lui baise.)

Scène 17 : *(Boljana, Jane – Julia, Lisa, Lisbeth.)*

(Jane – Julia pénètre, dans la chambre, un sac à la main, juste au moment où Lisa baise la main de Lisbeth, celle-ci la retire rapidement, gênée et va s'asseoir sur son lit. Lisa se lève et s'évade prestement.)

Lisa : Bon, j'y vais, je ne faisais que passer. Au revoir. *(A Jane – Julia qu'elle regarde intensément.)* Au revoir mademoiselle. *(Elle la touche prestement avant de s'enfuir. Jane – Julia la regarde avec mépris.)*

Jane – Julia : *(Elle voit que Boljana est dans la pièce, cela la contrarie.)* Bonjour Boljana.

Boljana : *(Avec un sourire ironique.)* Bonjour Jiji...

Jane – Julia : *(Elle ne relève pas. À Lisbeth.)* Ma chérie !! *(Elle embrasse sa sœur qui se raidit.)* Comment vas-tu ? *(L'autre ne répondant pas, elle la contemple.)* Tu as bonne mine. *(Lisbeth ne répond toujours rien et se contente de l'observer.)* Regarde donc ce que je t'ai apporté. Ce sont des gâteaux achetés au « Blue coal »... *(Elle sort le paquet de son sac et l'ouvre en le présentant à sa sœur. Elle en sort un qu'elle enfourne.)* Ah ! Celui-là, tu m'en diras des nouvelles !...

Lisbeth : *(Sèchement.)* Je n'en veux pas, merci !

Jane – Julia : *(Insistant.)* Tu goûteras, au moins, celui à la cerise... c'est ton préféré... *(Elle tend, dans le même temps, la boîte à Boljana qui se sert et remercie d'un signe de tête.)*

Lisbeth : *(Haussant la voix.)* J'ai dit, non !

Jane – Julia : *(Insistant encore une fois.)* Allez, un pour me faire plai...

Lisbeth : *(Elle se met à hurler.)* Nooon !!

(Jane – Julia se fige alors que Boljana éclate de rire. Jane – Julia lui jette un regard mauvais. Ensuite elle agira comme si l'autre n'était plus dans la pièce.)

Jane – Julia : Très bien... Très bien... *(Elle s'assoit au bord du lit et tente de se redonner une contenance. Elle se force à sourire.)* Au fait, tu ne devineras jamais ce qui est arrivé à Joseph. Il a voulu monter ta jument, sous prétexte qu'elle devait s'ennuyer. À peine était-il en selle, qu'elle a fait une de ces ruades !... Il s'est retrouvé les quatre fers en l'air ! *(Elle rit, les deux autres ne réagissent pas.)* Tu aurais dû voir sa tête... Et l'autre de caracoler, toute fière... *(Elle rit encore, d'un rire plutôt faux mais devant l'impassibilité des deux autres, elle arrête et reprend plus gravement.)* Pauvre Marie Stuart. Elle s'ennuie, sans doute, mais de toi, pas de promenades... *(Lourd silence que les deux autres ne font rien pour rompre. Elle se lève et fait le tour de la chambre.)* C'est vraiment laid, ici. Tiens, tu sais la propriété des Livingstone qui était à vendre ? *(Elle retourne s'asseoir sur le bord du lit.)* Mais si, tu sais bien, celle des petits enfants du célèbre David Livingstone !... *(Elle rit à nouveau.)* Celui qui a cherché toute sa vie la source du Nil... *(Elle hausse les épaules.)* La source du Nil, quelle idée !... Comme s'il n'avait pas autre chose à faire... *(Elle baisse la voix et se rapproche de Lisbeth, sur un ton de confiance.)* C'est lui, aussi, qui a dénoncé l'esclavagisme... C'est vrai qu'il s'est passé des choses... euh... condamnables, mais, au moins, le pays était beaucoup plus calme...

Lisbeth : *(Elle lui jette un regard très dur.)* Arrête !

Jane – Julia : D'accord, d'accord... Où en étais-je ? Ah, oui ! Et bien, nous avons de nouveaux voisins. Des Américains. Le plus jeune a un accent à couper au couteau. On le dirait tout droit sorti d'un western... *(Nouveau silence.)* Il fait chaud dans cette chambre !... Tu ne veux pas que nous allions marcher un peu ? Tu le peux ? *(Lisbeth se lève, presque mécaniquement, soutenue par sa sœur. Lorsque Jane – Julia l'attrape par le bras, elle se raidit, d'abord, puis se laisse faire. Boljana n'a toujours pas bougé. Les deux jeunes femmes sortent vers un côté de la scène. Juste après, Adélaïde, Margaret et Mary entrent. Elles semblent surprises de trouver Boljana. Adélaïde, surtout, n'apprécie pas.)*

Scène 18: *(Adélaïde, Boljana, Margaret, Mary.)*

Boljana : *(Amusée de les voir surprises et de la réaction négative d'Adélaïde.)* Bonjour Adélaïde, bonjour Maggy, bonjour Mary.

Margaret : *(Elle s'avance pour embrasser sa nourrice.)* Bonjour Boljana.

Mary: *(Elle lui tend la main.)* Bonjour madame, comment allez-vous ?

Adélaïde : (Sèchement.) Madame, tu parles ! Boljana, je te prierai de ne pas m'interpeller par mon prénom. Nous n'avons pas élevé les cochons ensemble.

Boljana : (*Ironique.*) Veuillez me pardonner cette familiarité, (*elle appuie sur le mot « madame »*) Madame Simpson...

(*Margaret se déplace vers la bibliothèque, Mary s'assied sur le lit, alors qu'Adélaïde reste debout, très droite.*)

Adélaïde : Qu'est-ce que tu fais ici ?...

Boljana : (*Cinglante.*) Ce que tu ne fais pas toi-même, je viens soutenir Lisbeth.

Adélaïde : (*Elle s'avance vers l'autre comme pour la gifler.*) Je ne te permets pas !

(*Mary semble très surprise, Margaret se rapproche, mal à l'aise, elle aussi.*)

Boljana : (*Elle s'est relevée et la défie du regard, froidement.*) Je ne te conseille pas. Je ne suis pas un de tes nègres et je ne suis plus à ton service.

Margaret : Mère, arrêtez. Boljana a parfaitement le droit de venir voir Lisbeth.

Adélaïde : Toi je ne t'ai pas demandé ton avis ! Tu ne sais pas de quoi celle-là est capable !... Elle a tout fait pour nous monter les uns contre les autres. Elle a tout fait pour me prendre Edwin.

Mary : (*Elle semble de plus en plus étonnée et même assez choquée. À Margaret, à voix basse.*) Que vient faire mon oncle dans cette histoire ?!...

(*Margaret ne répond pas, gênée.*)

Boljana : Ma pauvre !... (*Elle prend Margaret à témoin.*) Lorsque je suis arrivée au service de tes parents, tout était déjà fini. Ils ne s'aimaient déjà plus, ils tentaient seulement de sauver les apparences. Seule chose que ta mère ait su bien faire tout au long de sa vie !...

Adélaïde : (*En fureur.*) Je ne veux plus te voir ici ! Je te ferai mettre à la porte de cet établissement !

Boljana : Je ne vois pas à quel titre...

Adélaïde : J'ai des amis haut placés ! Je... je reçois le Premier ministre, moi !...

Margaret : (*Montrant Mary.*) Mère ! Je vous en prie !... Vous vous donnez en spectacle !...

Adélaïde : *(Elle aussi regarde Mary qui semble vraiment mal à l'aise. Cherchant à se reprendre.)* Tu as raison ! Je ne vais pas me laisser insulter par cette... cette domestique Slovène.

Mary: *(Elle se lève et va pour sortir.)* Ma chère tante, je, euh... je n'étais pas au courant d'un tel contentieux... Je crois que je ferais bien de vous laisser... Et puis j'ai à faire, je reviendrai voir Lisbeth plus tard. J'ai vendu quelques toiles, il faut que j'aïlle les emballer...

Adélaïde: Non reste! Tu es là pour parler à Lisbeth de son exposition. Peintre toi-même, tu la ramèneras peut-être à s'intéresser à quelque chose en dehors de ses satanés murs blancs.

Mary: Oh, je suis loin de posséder son talent...

Adélaïde : Tu ne peins pas des horreurs, comme ta cousine !... Moi, je suis restée très classique ... Après Thomas Gainsborough dont j'adore le portrait qu'il a réalisé de sa femme, Margaret... d'où le prénom de ta cousine... Ou encore Sir Thomas Lawrence, dont j'apprécie particulièrement le portrait d'Elisabeth Jennings...

Mary : D'où le prénom de Lisbeth...

Adélaïde : Tout à fait. Donc, pour moi, la peinture s'est arrêtée à ces peintres portraitistes. Pour le reste, je ne comprends rien à tous ces tableaux modernes Mais s'ils ne veulent pas dire grand-chose, au moins ils ne disent rien contre nous...

Mary: C'est une drôle de façon de juger l'art contemporain. Vous parlez de peintres du XIXème ou même du XVIIIème siècle. L'art a évolué depuis. Mais je comprends qu'avec ce que nous montre Franck Mac Ewen, le directeur de la National Gallery de Salisbury, vous préféreriez la peinture classique. Il est inadmissible que le gouvernement permette l'exposition de cet art « dit » africain. Ces sculptures « shona », quelle horreur! Quant à moi, j'espère que mes toiles disent, tout de même, quelque chose...

Adélaïde: Sans doute, sans doute, et tu vends tes toiles, toi au moins...

Mary: *(Baissant la voix.)* Je ne sais pas si c'est un critère de talent... Bon, je... *(Elle est encore près de partir.)*

Adélaïde: *(Avec autorité.)* Reste, je t'en prie!

(Mary regarde Boljana comme pour lui demander son avis.)

Boljana: *(Avec un sourire.)* Mais oui, reste. Si tu es là, Adélaïde, pardon Madame Simpson, se retiendra de m'étriper... Par contre, je doute que vous convainquiez Lisbeth de sortir...

(Adélaïde la regarde d'un œil mauvais, elle s'assoit avec autorité, Boljana en fait tout autant avec calme, Margaret va à la fenêtre, Mary toujours gênée se place vers la bibliothèque, elle hésite encore.)

Margaret: *(Elle se rapproche de Mary, sur un ton de confidence.)* Je t'en prie, ne me laisse pas seule avec ces deux-là, elles sont capables de s'entretuer. Je ne pourrai jamais les retenir à moi seule...

Mary: *(Étonnée de cette dernière remarque, elle répond sur le même ton.)* Je n'aurais jamais pensé qu'elles se détestaient à ce point. Mais pourquoi?...

Margaret: *(Même ton.)* Elles aimaient le même homme et c'est mère qui a perdu...

Mary: *(Franchement surprise, elle regarde les deux femmes, l'une après l'autre.)* Mon oncle?! Avec une nourrice?!...

(Margaret va à la fenêtre, Mary toujours gênée se place vers la bibliothèque. Lourd silence.)

(Noir sur la scène, la salle s'allume.)

Scène 19: *(Adélaïde, Boljana, Jane – Julia, Lisbeth, Margaret, Mary, Dr Thompson.)*

(Jane – Julia et Lisbeth déambulent dans la salle, Jane – Julia soutenant toujours Lisbeth. À la fin de la promenade, elles seront revenues à la chambre de Lisbeth.)

Jane – Julia : Il faut que tu marches, que tu sortes de ta chambre. C'est mauvais de rester enfermé.

Lisbeth : Ces promenades n'ont pour moi qu'un intérêt strictement médical.

Jane – Julia : Deviendrais-tu sédentaire ?... Toi qui raffolais de nos balades près du Ruya ou du Nyaderi... *(Nouveau silence.)* Tu m'en veux ?... Pourquoi ?... Si c'est pour William, tu sais bien que ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais flirté avec lui, ce grand benêt. C'était un jeu, pour te rendre jalouse.

Lisbeth : Ma pauvre Jane... Arrête de tout ramener à toi. Si tu savais comme je me moque de William et de tous ses semblables... J'ai changé petite sœur, le monde a changé. Quand nous étions jeunes, inconscientes, les couleurs de notre monde me paraissaient rutilantes, flamboyantes... Tu te souviens de mes premiers tableaux ?... Je peignais, alors, le parc de notre propriété. C'était mon seul horizon. Mais lorsque j'ai grandi, que je suis sortie de là, le spectre des couleurs de

mon monde s'est appauvri. De l'arc-en-ciel au gris. Et toi, adolescente perpétuelle, tu restes dans ta tour d'ivoire, toute blanche.

Jane – Julia : Je ne te comprends plus, Lisbeth. Pour nous, rien n'a vraiment changé...

Lisbeth : C'est au moins un point que nous avons en commun. Chacune ne comprend plus l'autre.

Jane – Julia : *(Elle s'arrête, lâche le bras de Lisbeth qui chancelle légèrement.)* Eh bien soit ! Le monde change ! Tout n'est pas comme dans les histoires de fée que nous contait Boljana. Tout n'est pas comme dans tes rêves... Certaines choses ne sont pas belles à voir. Que peux-tu y faire ?

Lisbeth : *(D'un ton las.)* Rien, je n'y puis rien... *(Silence)* Ma peinture et ses cris silencieux se perdent dans le désert des consciences... Tu sais maintenant pourquoi je suis ici...

Jane – Julia : Et tu crois que de rester ici, cloîtrée, toute ta vie tu vas arranger quoi que ce soit ? C'est de la lâcheté, ça ! Et qu'en est-il de tous ceux qui ont besoin de toi et que tu abandonnes ?...

Lisbeth : *(Faiblement.)* Il ne me semble pas que ma présence soit si indispensable et si regrettée...

Jane – Julia : *(Avec ferveur.)* Elle l'est ! Crois-moi !... *(Plus faiblement.)* Surtout par moi...

Lisbeth : Mais que dis-tu ? Tu es une grande fille à présent. Je dirais même, qu'après mère, tu es le véritable chef de la famille. Tu es forte ! Je ne le suis pas. Tu ne dois, en rien, suivre l'exemple de la pauvre paumée que je suis. Je souille, assez, notre illustre nom comme ça ?!... *(Imitant la voix de sa mère.)* Que diraient les gens ? Deux filles internées !... Quel beau tableau de famille !... Mère deviendrait hystérique !... Enfin, encore plus !... *(Elle rit amèrement.)*

Jane – Julia : *(Éclatant soudain. Elle prend les poignets de Lisbeth et la secoue tout en criant.)* Tais-toi ! Tu ne sais pas de quoi tu parles ! Je ne supporte pas l'idée de te savoir enfermée ici ! Tu nous manques ! Tu me manques tant ! *(Lisbeth se met à défaillir. Jane – Julia la rattrape.)* Mon Dieu ! Lisbeth ! *(Elle la serre très fort.)* Oh ! Pardonne-moi de t'avoir brusquée !... Je vais te ramener à ta chambre, il faut que tu te reposes. Pardonne-moi !...

(Elle la ramène à sa chambre qui se rallume pendant que la salle s'éteint. Elles y retrouvent les quatre autres qui se lèvent ou s'approchent en voyant l'état de faiblesse de Lisbeth. On l'allonge sur son lit. On entend des coups de feu, des cris, des tam-tams, le Dr Thompson arrive en courant dans la chambre.)

Dr Thompson : Dieu nous préserve ! Ce sont des rebelles qui attaquent l'hôpital !

Adélaïde : Que nous veulent ces sauvages ?! Appelez l'armée ! Faites quelque chose !

Lisbeth: *(Faiblement.)* Les sauvages! C'est nous qui sommes des sauvages!...

Margaret: *(Au Dr Thompson, effrayée.)* C'est la ZANU?

Dr Thompson: Nous ne savons pas encore...

Mary: *(Également apeurée.)* Si ce sont des hommes de Robert Mugabe, je ne donne pas cher de notre peau ! Depuis que leur chef est en prison, ils sont terribles avec les blancs qui tombent sous leurs mains !...

Jane - Julia: *(Elle se rapproche de Mary et la prend par les épaules.)* Ma pauvre Mary, calme-toi, je t'en prie. Nous savons ce qu'ils t'ont fait, mais ici nous ne risquons rien.

Mary: *(Elle semble ne pas comprendre.)* Ce qu'ils m'ont fait?... *(En rougissant.)* Ah oui, ce qu'ils m'ont fait... *(Elle semble se calmer.)* Ça ira. Tout ça c'est oublié...

Jane – Julia: Un viol, ça ne s'oublie pas!

Mary: *(Gênée, d'une petite voix.)* Ce n'était pas vraiment un viol... Ils m'ont touchée... J'ai... j'ai eu peur, j'ai paniqué...

Jane – Julia: N'essaie pas de les défendre, surtout en ce moment!...

Boljana: Le gouvernement n'aurait jamais dû empêcher leur chef d'assister à l'enterrement de son fils, c'est inhumain! Depuis, ils se vengent...

Adélaïde: Ridicule! Ils n'allaient pas laisser sortir ce fou dangereux!...

Dr Thompson : Les lignes téléphoniques sont coupées mais j'ai pu envoyer un coursier. Il connaît bien la région, je pense qu'il devrait passer et nous ramener du secours.

Boljana : Et s'il ne passe pas ?...

Dr Thompson : *(Il fait mine de n'avoir rien entendu.)* Restez-là, toutes, dans cette chambre ! Cet étage est le mieux protégé. Les autres malades sont déjà averties, je vais chercher mademoiselle Smith et je reviens...

(Noir sur scène, la salle s'allume.)

Scène 20: (Lisa)

Lisa : (Dans la salle.) Thomas était nettement plus âgé que moi. Cela en faisait rire certains. Lorsqu'ils nous voyaient ensemble, je les entendais qui disaient : « Tiens ?! La Lise et l'oncle Tom. » Cela les faisait bien rire... Thomas, aussi, riait de son bon gros rire de Noir qui montrait ses magnifiques dents blanches. Moi je ne riais pas... J'avais lu le livre quand j'étais petite : « La case de l'oncle Tom ». Et je suis allée voir le film qui est sorti il y a deux ans. C'était juste avant l'Indépendance. Maintenant il ne passerait plus dans les cinémas de Salisbury. Enfin je le suppose... je ne sors plus de l'hôpital. Je le pourrais, mais je n'en ai pas envie... Le film ne m'a pas fait rire, il m'aurait plutôt fait pleurer... Peut-être que j'aurais moins pleuré si j'y étais allée avec Thomas... peut-être... mais j'en doute. De toute façon il était déjà mort... Il appartenait à ces groupes de défiance pacifiste qui entraient, en costume, dans les bars, hôtels ou restaurants, réservés aux Blancs et demandaient une consommation... Souvent il revenait roué de coups. Mais, là encore, il riait. Il avait joué un bon tour aux « Maburus », aux Blancs, quoi... Je lui disais que ce n'était pas un jeu. Un jour, le jour de la proclamation de l'état d'urgence, c'était le 26 février 1959, on me l'a ramené, tellement abîmé que j'ai eu du mal à le reconnaître. Il avait fini de jouer. J'ai cru que je deviendrais folle de chagrin... et je suis devenue folle.

(Elle descend et se rend à la chambre de Lisbeth, elle entre sans frapper.)

Scène 21: (Toutes.)

(Les bruits en provenance de l'extérieur reprennent : coups de feu, cris, tamtams, etc. (Les bruits de bataille reviendront régulièrement dans la scène, s'accroissant vers la fin.) Margaret, bien que très mal à l'aise, Jane - Julia et Boljana regardent par la fenêtre, Mary n'ose regarder, elle semble très effrayée, Lisbeth s'est étendue sur son lit, Adélaïde est assise au bord du lit, visiblement en colère.)

Lisbeth : (Voyant Lisa entrer.) Ah vous voilà ?!... Le Dr Thompson est partie vous chercher, j'étais inquiète.

Lisa : (Elle s'est approchée du lit.) Que quelqu'un s'inquiète pour moi, et surtout vous, cela me fait plaisir. Mais pourquoi cette inquiétude ?...

Adélaïde : Vous n'entendez pas ?! Des nègres rebelles nous attaquent !...

Mary: Il s'agit de gens de la ZANU!... (Devant l'incompréhension de l'autre.) Mais si! De la Zimbabwe African National Union!... Des hommes de Mugabe! Nous sommes perdues!...

Lisa : (Pas particulièrement traumatisée.) Ah, c'est ça ce bruit... je croyais que c'était dans ma tête. (Elle voit les autres personnes et fait mine de repartir.) Il y a beaucoup de monde, je reviendrai une autre fois.

Lisbeth : Mais non, restez ! Nous sommes obligées de rester ici. C'est pour cela que le Dr Thompson était parti à votre recherche.

Jane – Julia : *(Venant de la fenêtre au lit.)* Avec la végétation, on ne voit pas grand-chose, mais on sent qu'il n'y a pas mal de monde dehors. Ça bouge beaucoup.

(Les sons de tamtams s'accroissent.)

Mary : *(Elle se jette au sol, accroupie, la tête dans les mains)* Ah ! Je ne supporte pas ce bruit ! Ils veulent nous rendre fous !...

(Adélaïde la relève.)

Boljana : *(Sans tourner la tête, ne bougeant pas de la fenêtre.)* En tout cas, ici, c'est le lieu indiqué... Je ne sais si les secours sont déjà là, mais des gens se battent...

Adélaïde : Qu'ils nous débarrassent de cette engeance le plus rapidement possible. Je ne vais pas rester ici toute la journée, j'ai à faire !... Et puis il y a, dans cette pièce, des personnes que je ne supporte pas de côtoyer.

Boljana : *(Toujours sans se retourner.)* Pauvre Adélaïde, peut-être as-tu aimé, un jour, autre chose que toi-même... mais j'en doute. Tu n'as jamais aimé Edwin, mais son image en société...

Adélaïde : *(Elle se redresse d'un bond et regarde Boljana avec haine.)* Garce ! Je t'interdis !

(Les autres les regardent tour à tour, surprises de l'attaque soudaine.)

Boljana : *(Toujours sans se retourner.)* Quel beau langage ! Le vernis est en train de craquer !... Je te l'ai déjà dit ; tu n'as rien à m'interdire, je ne suis plus à ton service. Et d'ailleurs je continue !... Tu n'as pas plus aimé tes filles !... si ce n'est comme des poupées que l'on habille et montre en vitrine. Et maintenant qu'elles sont grandes, ton cœur est si desséché qu'il ne bat plus que grâce à tes futilités aristocratiques et ta haine contre moi.

(Adélaïde se précipite sur Boljana comme pour la frapper avec son ombrelle. Mary s'avance mais surtout Margaret, très mal à l'aise, s'interpose, toute tremblante. Jane – Julia se place du côté de sa mère.)

Margaret : Mère reprenez-vous ! Et vous, Boljana, croyez-vous que ce soit le moment de laver le linge sale ?

(Tout comme Mary, Margaret sera de plus en plus mal, de plus en plus effrayée, tout au long de la scène, elle réagira très souvent par des frissons et des soubresauts aux coups de feu tirés à l'extérieur.)

Boljana : *(Elle se retourne à son tour et fait face à Adélaïde.)* Soit, je me tais. Mais fais comprendre à ta mère que nous sommes obligées de rester dans la même pièce pour, peut-être, un bon moment. Il va falloir qu'elle accepte ma présence.

Jane – Julia : *(Elle s'approche de Boljana.)* Je crois, au contraire, que nous pourrions profiter de cette petite réunion forcée pour régler quelques comptes !... Boljana, quelles étaient tes vraies relations avec notre père ?

Boljana : *(Elle éclate d'un rire un peu forcé.)* Je suis étonnée que cela t'intéresse, après tout ce temps, mais, je n'ai rien à cacher. J'ai aimé ton père passionnément... et je crois qu'il m'aimait, lui aussi. J'ai été plus proche de lui que vous toutes !... Et, moi, seule, sais la véritable raison de son suicide.

Mary: Comment?! Un suicide ?! Ce n'était pas un accident?!

Lisbeth: *(Ironique.)* L'accident, c'était pour les convenances...

Margaret : *(Intriguée par la dernière remarque de Boljana et qui essaie de sortir de sa frayeur grandissante.)* Je croyais qu'il s'était suicidé par orgueil, il ne supportait pas d'être obligé de demander une quelconque assistance à ses beaux-parents... Mais je n'étais pas dans sa tête et qui peut savoir pourquoi un homme se suicide... *(Elle repart dans son écoute effrayée.)*

Adélaïde : Vous ne voyez pas qu'elle essaie de se donner de l'importance ! La gourmandine se donne des airs d'hétaïre...

Boljana : Je veux bien arrêter les hostilités et je n'étais pas là pour cette querelle, mais si elle m'insulte, certaines vérités risquent de faire du mal.

Jane – Julia : J'étais la plus petite à l'époque et je ne sais pas grand-chose de ce drame. Je veux bien, moi, que tu craches ton venin... si venin il y a.

Boljana : *(Elle semble hésiter.)* Je... *(Elle se tait et se déplace lentement vers la fenêtre et regarde vers l'extérieur.)*

Mary: Madame! Vous ne pouvez vous taire maintenant!... Vous en avez trop dit ou pas assez!... On ne peut, ainsi, salir l'honneur de toute une famille!...

Adélaïde : *(Sarcastique.)* Vous voyez bien qu'elle n'a rien à dire. Je vais vous dire, moi, pourquoi votre pauvre père s'est suicidé. Il n'y a pas vraiment de quoi faire des mystères. Vous savez qu'à peine quelques mois après son arrivée en Europe, il a été blessé à la jambe. Il a tout de suite été rapatrié parce qu'il était soutien de famille.

Jane - Julia : *(Avec ironie et fierté.)* Et un peu aussi parce que Grand-père avait de l'entregent et qu'il craignait pour la vie de son fils.

Adélaïde : *(Elle ne relève pas et poursuit.)* Mais lui ne voulait pas revenir. Il s'est senti diminué. Sa blessure physique s'est doublée d'une blessure morale bien

plus douloureuse. Cette déchirure s'est rouverte au retour de certains qui, bien que planqués dans des bureaux, se sont retrouvés auréolés d'une gloire imméritée. Sa blessure physique lui est, alors, devenue de plus en plus douloureuse. S'il ne se plaignait jamais devant nous, je l'entendais, souvent, gémir dans sa chambre, la nuit. Je pense qu'il pleurait. C'est à cette époque qu'il s'est mis à boire plus que de raison.

Jane – Julia : Intéressant, j'apprends que mon père était alcoolique. La statue du Commandeur tremble sur son piédestal.

Mary: Jane – Julia! Il s'agit de ton père! Moi, ce n'était que mon oncle mais il a toujours été et restera un héros!...

Lisa : *(Intriguée, à Adélaïde.)* Vous parliez d'une blessure ?

Adélaïde : *(Ne répondant pas à Lisa, à Boljana, avec un sourire amer.)* Tu vois, il n'est pas mort par amour pour toi... j'en suis désolée...

(Boljana la regarde d'un regard de mépris mais ne dit mot.)

Lisa : *(Même ton.)* Vous parliez d'une blessure ?

Lisbeth : *(Toujours allongée.)* Père a reçu des éclats d'obus qui lui ont brisé sa jambe, il claudiquait et se déplaçait souvent avec une canne.

Lisa : *(Visiblement troublée.)* Quelle jambe était-ce ?

(Les autres se mettent à la regarder, étonnées.)

Lisbeth : La jambe droite, je crois... oui, c'est cela, la droite. Mais pourquoi cette question ?...

(Lisa ne répond pas, elle se déplace dans un coin de la chambre et se met à marmotter de manière plus ou moins intelligible avec des bouts de phrase répétés comme « la droite, bien sûr la droite », « lui, c'était lui ». Les autres la regardent un long moment en silence avec commisération. Lisa semblera absente, étrangère à tout ce qui l'entoure jusqu'au milieu de la scène 23.)

Lisbeth : Ça va Lisa ?... *(Elle ne répond pas. Silence. À Adélaïde.)* Mère, je ne crois pas que les choses furent aussi simples. *(Adélaïde la regarde étonnée et agacée.)* Pourquoi une telle dramatisation ? Pourquoi ce suicide culpabilisant, là, devant nous toutes ?...

(Les bruits de bataille augmentent, mais on n'entend plus les tamtams. Entrée du Dr Thompson, suivi du pasteur.)

Scène 22: *(Tous.)*

Dr Thompson : Ça y est, les renforts arrivent, l'armée, la police... Des voisins étaient déjà venus à notre rescousse, c'était cela les coups de feu. *(Voyant l'état de détresse de Margaret, il lui attrape les épaules.)* Ne craignez rien, c'est bientôt fini.

Le pasteur: *(Il prend les mains d'Adélaïde.)* Ah, mes enfants ! Ah, ma fille ! J'étais très inquiet pour vous toutes. J'ai accouru dès que j'ai pu. *(À Adélaïde.)* Comment vous sentez-vous ? Vous semblez toute tremblante...

Adélaïde: Ce n'est pas la peur, mon père, c'est la fureur...

Dr Thompson: *(Il s'approche de la fenêtre où se trouve toujours Boljana qui semble se désintéresser de ce qui se dit et se passe dans la chambre. À Boljana mais comme pour lui-même.)* Je ne comprends toujours pas pourquoi ces gens s'en prennent à nous...

Lisbeth : Tache blanche sur fond noir...

Dr Thompson : *(Il la regarde surpris.)* Pardon ?...

Lisbeth : Tache blanche sur fond noir...

(L'autre ne comprend toujours pas.)

Mary : C'est le nom qu'elle a donné à sa dernière exposition de peinture...

Dr Thompson : Peut-être... euh, je veux dire d'accord mais le rapport avec...

Lisbeth : *(Elle s'anime soudain.)* Vous ne voyez pas que tout est blanc, ici ? ! Un magnifique hôpital albâtre réservé aux femmes Blanches. On dirait que c'est fait exprès pour narguer ces pauvres gens.

Adélaïde : Tu ne vas pas recommencer ? ! Tu ne vas pas me dire que tu soutiens ces sauvages ? !

Le pasteur: *(À Lisbeth.)* Ma fille, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour sortir ces malheureux de leurs conditions. Mais plutôt que suivre l'enseignement de Dieu, ils passent d'un polythéisme primitif à ce Marxisme sanglant qui les mène aux actes d'aujourd'hui...

Dr Thompson : Nous n'aurions rien contre l'accueil de personnes de couleur, mais le séjour est tout de même assez onéreux et ...

Lisbeth : *(De plus en plus animée, elle s'assoit sur le bord du lit.)* C'est cela ! Vous faites payer les patientes, ou dois-je dire les clientes comme dit Jane – Julia, très cher. Comme ça, vous êtes sûr de ne pas avoir à soigner des nègres ! De toute manière, ces animaux ne peuvent pas être fous puisqu'ils n'ont pas d'âme.

Adélaïde : *(Criant.)* Lisbeth, cesse ! Tu es folle !

Le pasteur: *(À Lisbeth.)* Ma fille vous délirez?! Jamais l'église n'a proféré de telles ignominies !...

Lisbeth : *(Très durement.)* Mon père, relisez votre histoire. La controverse de Valladolid, cela vous dit quelque chose?! Et puis chère mère, c'est moi ou c'est ce monde qui est fou ?!

Mary : *(Sur un ton de reproche, mais sans agressivité.)* Enfin, Lisbeth !... Il faut bien nous défendre. Défendre notre famille, notre pays !...

Lisbeth : Ce n'est pas le nôtre, c'est le leur ! C'est nous, les étrangers !

Adélaïde : *(Hurlant.)* Petite sottise !! Je ne te permets pas ! Notre famille est installée à Salisbury depuis le milieu du XIX^{ème} siècle !

Lisbeth : *(Se levant et hurlant aussi fort.)* Quelle idiotie ! Eux sont là depuis l'Antiquité !

(Les bruits augmentent, bruits de fenêtres, de portes fracassées. Margaret explose soudain, elle pousse un cri hystérique et fond en larmes. Les autres s'arrêtent instantanément.)

Margaret : Assez ! Assez ! Taisez-vous ! Vous ne voyez pas que nous allons tous mourir ?!

Dr Thompson : *(Il se précipite pour soutenir Margaret et, avec Jane – Julia, l'aide à s'allonger sur le lit. Il lui donne un calmant, Margaret se calme, puis il se dirige vers la porte.)* Je reviens, mais il faut que j'aie vu ce qu'il se passe. *(Sur le seuil de la porte, à Lisbeth.)* Mademoiselle, je comprends votre désarroi. Les choses s'amélioreront sans doute pour les Noirs, mais tout ne peut se faire en un jour. Nous sommes là pour leur apporter la civilisation et l'évangélisation. L'Afrique vit encore comme nous vivions au Moyen-âge. Elle a besoin de nous. Ce que nous faisons, c'est pour son bien. *(Il sort.)*

Scène 23: *(Tous, excepté le Dr Thompson.)*

(Adélaïde s'est approchée de Margaret et lui tient la main. Le pasteur en fait de même. Il marmonne une prière.)

Adélaïde : *(À Lisbeth.)* Tu es vraiment folle ! Tu vois dans quel état tu as mis ta sœur avec tes délires !...

Lisbeth : *(Elle se rassoit sur le lit, fatiguée, ironique.)* Ah parce que c'est à cause de moi que Margaret a peur de tout et même de son ombre ?! C'est à cause de moi qu'elle est incapable de prendre la moindre décision ?!... Qu'elle est méprisée par tout le monde, y compris par sa propre mère ?!... Ne serait-ce pas plutôt parce que tu ne l'as jamais aimée et que tu en as fait ta chose ?...

Adélaïde : *(Elle se lève et se dirige vers la sortie.)* Il suffit ! Je ne vais pas me laisser insulter par une... bonne et par mes propres enfants ! Je m'en vais ! J'ai bien d'autres choses plus importantes à faire que d'écouter vos insanités !... Vous venez mon père?!...

Boljana : *(Elle met à hurler.)* Adélaïde ! Reste ! Reste et assieds-toi !

Adélaïde : Mais ?!...

Boljana : *(Même ton.)* Reste, je t'ai dit !!

(Adélaïde, devant tant d'autorité, s'assoit sans mot dire.)

Jane – Julia : Boljana ! Pour qui te prends-tu pour parler ainsi à ma mère ?!

Boljana : *(Avec autorité.)* Toi aussi, tais-toi ! Tais-toi et écoute ! *(À contrecœur, Jane – Julia se tait, elle se dirige vers la fenêtre en guise d'insoumission. À Jane – Julia, reprenant d'un ton plus calme mais toujours empreint d'autorité.)* Tu voulais que je crache mon venin, mais tu as raison, du venin, il n'y en a pas. Il y avait seulement un poison... Le poison qui rongait le cœur d'Edwin. Oui, votre père pleurait souvent le soir... *(Plus particulièrement adressé à Adélaïde.)* Mais ce n'était pas la douleur physique. Ni même une misérable jalousie. Que croyais-tu savoir du cœur d'Edwin, vous ne vous parliez pratiquement plus depuis son retour de guerre. Brisé, il l'était, ça, oui ! *(Élevant la voix.)* Et c'est moi, oui moi, petite nourrice Slovène, qui ai tenté de recoller les morceaux ! J'y serais presque arrivée. *(Toujours vers Adélaïde.)* Que t'a-t-il raconté sur son accident ? *(Adélaïde va pour répondre, elle l'arrête d'un geste.)* Non, je ne te parle pas de l'obus mais de ce qui s'est passé ensuite. Il était donné pour mort, quasiment enterré vivant. Un homme, un seul, n'a pas voulu le laisser et s'est déchiré les ongles pour le déterrer, à mains nues. *(À ces mots, Lisa semble sortir de sa torpeur et écoute avec attention et souffrance. Elle regarde Boljana fixement, buvant ses paroles.)* Cet homme le connaissait, il l'avait déjà vu, ici, au pays, son pays. Il a pris Edwin, évanoui, sur ses épaules et a franchi les lignes ennemies. Il lui a sauvé la vie !...

Jane – Julia : *(Elle s'est retournée, fortement intéressée.)* Personne ne nous a jamais raconté qu'un homme avait sauvé notre père. Qui est-il ? Vit-il encore ? Il est ici, à Salisbury ?

Boljana : Cet homme il l'a revu. En 1947 ! Il était rentré plus tard parce qu'il avait été fait prisonnier d'abord par les Nazis, ensuite par les Russes, alors qu'il était communiste. Edwin lui a, tout de suite, proposé de l'aider, de lui trouver un travail. L'autre lui a ri au nez. Il était Noir. Edwin qui appartenait à la race dominante, blanche, avait été sauvé par un nègre, un pauvre nègre... qui le méprisait ouvertement...

Mary : Madame, où est cet homme aujourd'hui ?...

Boljana : J'ai appris qu'il était mort, il y a quelques années. Une bagarre dans un bar réservé aux Blancs...

Lisa : *(Elle s'est redressée et s'est mise à hurler, un cri déchirant.)* Thomas !! Thomas !! *(Elle sort en courant comme une folle.)*

Lisbeth : *(Péniblement, elle s'avance vers la porte de la chambre, les larmes aux yeux.)* Lisa, reviens !... Reviens !... *(Elle s'appuie sur le chambranle de la porte.)* Lisa, pardonne-nous...

(Un temps. Margaret semble vraiment s'endormir, plus apaisée Les bruits de l'extérieur s'apaisent puis disparaissent complètement.)

Boljana : *(Elle se dirige tranquillement vers la sortie de la chambre.)* Cela semble s'être calmé. Je vous laisse absorber le poison... *(En passant, elle frôle le bras de Lisbeth.)* Je repasserai prendre de tes nouvelles...

Scène 24: *(Adélaïde, Jane – Julia, Lisbeth, Margaret, Mary, le pasteur.)*

(Un lourd silence s'installe. Chacun regarde les autres, gêné.)

Lisbeth : *(Elle se reprend et se tourne vers Adélaïde.)* Mère, c'est décidé! Je vais partir !...

Jane – Julia : *(Elle s'approche de Lisbeth et lui prend les avant-bras, l'autre se dégage doucement mais fermement. Jane – Julia fait comme si elle n'avait rien aperçu.)* Enfin ! Voilà une bonne nouvelle ! Mère ! Vous entendez ! Lisbeth revient à la maison !...

Lisbeth : Tu n'as pas bien compris. Je vais partir. Partir d'ici, de ce pays en folie.

Mary: Mais ton exposition, ta carrière?!... Tu ne peux pas tout abandonner sur un coup de tête. Ces rebelles seront vite matés et tout rentrera dans l'ordre...

Lisbeth: *(Elle la regarde mais ne prend même pas la peine de répondre.)* Je suis heureuse que père ait compris que nos valeurs de Blancs dominateurs et tyraniques n'étaient pas les bonnes. Nous nous retrouvons, encore une fois, par-delà la mort. Voilà le sens de son message, de cette terrible mise en scène.... Le pauvre cher homme était trop ancré dans ses contradictions pour supporter ce dualisme.

Adélaïde : Tu ne vas pas apporter le moindre crédit aux allégations de cette demi-folle de Boljana?!... (*Elle prend le pasteur à témoin.*) Mon père si cela était, il vous l'aurait dit en confession, n'est-ce pas?...

Le pasteur: (*En signe de dénégation.*) Je pourrais invoquer le secret de la confession, mais pour dire les choses simplement, je ne voyais plus beaucoup Edwin depuis son retour de la guerre.

Adélaïde: Il n'empêche! Ton père ne m'a jamais parlé de cette histoire de nègre qui l'aurait sauvé !...

Lisbeth : Ça ne m'étonne pas!... Et que fais-tu de la réaction de Lisa ?...

Adélaïde : Oh, celle-là! Elle est vraiment folle !...

Lisbeth : Très bien, tu m'ôtes tout regret. Tu es sans doute aveuglée depuis trop longtemps pour voir la vérité lorsqu'elle s'offre à toi. Je partirai le cœur vraiment libre.

Jane – Julia : Où comptes-tu aller ? Je viens avec toi !

Lisbeth : Je ne crois pas que tu sois prête à franchir le pas. Je vais partir en Europe ou même aux Etats-Unis. Comme a dit Lord Byron, « l'Univers est une es-
pèce de livre dont on n'a lu que la première page, quand on n'a vu que son pays ». J'ai entendu à la radio que Martin Luther King, (*ironique*) oui mère, c'est un nègre!, j'ai entendu qu'il préparait la marche des pauvres, Noirs et Blancs. Les Noirs Américains se débarrasseront plus tôt de leur joug que les nôtres

Adélaïde : Où vas-tu t'embarquer encore ? Décidément tu ne feras jamais les choses comme tout le monde...

Lisbeth : Si! J'ai fait des choses comme dans ton monde, mais c'est fini!...

Jane – Julia : Lisbeth ! Tu ne peux pas partir maintenant ?! J'ai tant besoin de toi !...

Lisbeth : Tu parlais de piédestal, laisse-moi descendre du mien. Et toi vis ta vie. Tu es assez forte, tu n'as plus besoin de modèle. (*À Adélaïde.*) Mère, je comptais vous demander ma part de l'héritage, mais je crois qu'avec les temps difficiles que nous vivons, vous en aurez plus besoin que moi... Et puis cet argent de colons me brûlerait les doigts. J'ai un petit pécule et je continuerai à peindre et à écrire des poésies. Cela devrait aller, je ne pars pas vraiment à l'aventure, Franck Mac Ewen m'a donné quelques adresses. (*Elle se met à rassembler ses affaires. Pendant ce temps, Margaret qui s'était assoupie se réveille. Mary se met à l'aider à ranger, à Mary.*) Merci.

Mary: Tu me manqueras... Je pense que tu as tort. L'homme blanc est supérieur, ne serait-ce que dans l'art. L'art nègre est d'une pauvreté affligeante ! C'est la période de Picasso que je déteste le plus. En revanche, tu as raison de partir, ton départ ne m'étonne pas, il était écrit ou peint dans tes dernières toiles...

Le pasteur: Ma fille, nos prières vous accompagneront dans cette nouvelle épreuve...

(Lisbeth hausse les épaules, sans rien dire.)

Margaret : Que se passe-t-il ? C'est fini ? Je n'entends plus rien...

Adélaïde : *(Avec lassitude.)* Oui, c'est fini. Lève-toi ! Nous partons...

Margaret : *(Voyant que Lisbeth range ses affaires.)* Tu pars toi aussi ?...

Jane – Julia : Oui, elle part à l'étranger, elle nous quitte...

Margaret : *(Avec un grand sourire affectueux.)* C'est vrai, tu t'en vas ?... Merci, petite sœur, je te retrouve... merci.

(Tous regardent Margaret, avec étonnement. Celle-ci a l'air sereine. Lisbeth la regarde, elle aussi, en souriant. Elle va pour s'approcher mais ne le fait point. Elle revient vers ses affaires et, toujours en silence, les regards se tournent vers Lisbeth qui, aidée de Mary, termine de ranger ses affaires.)

Lisbeth : Je vais voir si je peux voir Lisa une dernière fois. *(Elle sort lentement en déclamant.)*

Par moi, toutes ces voix longtemps muettes,
Ces voix d'interminables générations de prisonniers, d'esclaves,
Ces voix de désespérés, de malades, de voleurs, de nabots,
Ces voix de cycles de préparation, d'accrétion,
De fils connectant les étoiles, d'utérus, de semence de père,
De droits d'individus opprimés par d'autres,
De difformes, de laids, de plats, de méprisés, d'imbéciles,
De la brume dans l'air, du scarabée roulant sa boule de fumier.
Par moi les voix interdites...

(Adélaïde, le pasteur, Mary et Jane – Julia se dirigent vers la sortie, Margaret s'allonge à nouveau.)

Adélaïde : Qu'est-ce que tu fais encore, dépêche-toi !... *(Demandant un ap-pui au pasteur.)* Mon père?!...

(Celui-ci va pour retourner auprès de Margaret.)

Margaret : *(Elle l'arrête d'un geste.)* Non Mère, je reste !... Ne comptez plus sur moi pour votre argenterie et vos parties de bridge...

(Rideau) 19/01/2009